

# Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 7

PDF erstellt am: **27.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

meilleur copain venait de lui faire faire une énorme connerie. Alors, il a regardé le brave homme aux yeux bleus, aux joues roses, aux cheveux en brosse à reluire, et a murmuré simplement :

— Pourquoi ?

Le Breton a souri, et son sourire était immense et triste comme la lande, avec les charmantes petites fleurs d'ajoncs de deux dents en or :

— Pourquoi ? Est-ce qu'on sait ? J'en avais envie depuis longtemps, et ça ne s'était jamais trouvé. A mon âge, vous pensez ! Mais vous, vous êtes si causant, si doux... que dès le premier jour où on a bu le coup chez la Lucette, l'envie m'a repris de goûter à la chose... Oh ! pas tellement par vice, ma Doué, mais parce que...

— Parce que quoi ?

Le capitaine a hésité, butant sur des mots difficiles à dire, sur des pensées qui filaient entre ses lèvres comme des anguilles. Il avait l'air complètement dans la lune. Mais, sachant qu'il ne reverrait jamais cet homme (et son cœur en saignait déjà) Michel a insisté :

— Pas par vice ? Alors, pourquoi ?

Et, comme on se jette à l'eau, le capitaine a lancé tout à trac :

— Parce que les femmes, c'est bon pour la chose... mais c'est pas *amiteux*, c'est pas tendre. Pour bien faire, faudrait trouver une femme qui soit un bon copain là et là (il montrait son front et son cœur) et qui redevienne femme à partir de là... (il avait posé sa main sur sa braguette, avec un gros rire). Mais ça, c'est aussi impossible que d'aller cueillir des noisettes sur le phare de la Jument ! Allons, au revoir, et à demain matin peut-être chez la Lucette ? Je prends le train de midi, on aura le temps de boire un verre.

Michel a accompagné Yves jusqu'à la porte de l'ascenseur, et en rentrant dans sa chambre, il a découvert que là où les brunes cuisses du marin avaient creusé leur joie, la couverture rouge du divan était humide. Avec une petite éponge, il a nettoyé la tache éloquente, tandis que d'autres taches fleurissaient sa chemise : mais c'étaient des taches de larmes.

\*

## Chronique des Livres

A l'entrée de cette chronique, arrêtons-nous d'abord chez le concierge. Je veux parler du nouveau livre de Roger Peyrefitte : « L'exilé de Capri »<sup>1)</sup>. Dans un bref avant-propos, restrictif et comme embarrassé, Jean Cocteau nous recommande de « ne pas lire ce livre sous l'angle du scandale ». Conseil difficile à suivre, alors que tout le livre n'est qu'une apologie du scandale et le minutieux journal d'une existence volontairement, laborieusement scandaleuse. Entreprendre la biographie du baron d'Adelsward-Fersen était une gageure pour amateur de scandale, de styles décadents et de plaisirs caricaturaux. Qu'un procès pour détournement de mineurs ait très modérément puni ce jeune homme d'excellente famille, malheureusement trop riche, que sa rancœur contre la société l'ait exilé à Capri afin d'y revivre les orgies de Tibère, cela ne ferait qu'un mince prétexte de roman, mais encore vaudrait-il quelque chose à condition que le personnage soit humain. Rien de tel dans le cas du pauvre Adelsward. C'est bien le plus stupide, le plus médiocre, le plus sottement vaniteux des héros de roman. Il condense en les exagérant les pires traits que l'on puisse rencontrer d'une certaine époque, d'un certain milieu et de certaines mœurs. Ses prétentions littéraires relèvent du plus mauvais amateurisme, son orgueil le rend capricieux et obtus, engoncé de morgue, ses sentiments ne sont qu'un alliage de sentimentalité bêtifiante et de curiosités malsaines. Il n'a même pas l'excuse d'une franche sensualité. Enfin, vous le voyez, ce n'est qu'un mannequin odieux et ridicule. Semblable personnage a-t-il pu exister tel que nous le décrit Monsieur Peyrefitte ? Vraisemblablement pas sans le

correctif d'une vie intérieure, d'une conscience qui le rendait au moins pitoyable. Malheureusement, la psychologie n'est pas le fort de Monsieur Peyrefitte. Il se contente de survoler le personnage, d'en décrire complaisamment les attitudes, les voyages et les relations. Paul Bourget était peut-être ennuyeux mais moins superficiel, Paul Morand dans son « 1900 » était peut-être superficiel mais beaucoup moins ennuyeux. C'est écrit dans un style qui allie à miracle la préciosité et la platitude. Monsieur Peyrefitte a cru combler le vide de son sujet en le bourrant de personnages plus ou moins mondains, plus ou moins célèbres. Ce n'est même plus le Gotha, c'est un Bottin. On veut bien croire à la rigueur, que tout ce qui portait nom au début de ce siècle avait des mœurs homosexuelles, il n'y a pas de quoi en être plus fier pour cela quand on constate la laideur, la médiocrité et l'inutilité de cette foule. Qu'en reste-t-il ? Si l'on en croit Monsieur Peyrefitte, le ridicule et la tristesse. C'était ça la « belle époque ? ».

Est-il possible qu'il ait cru rendre service à la cause homophile en publiant ce livre ? Je crois plutôt qu'après s'être attaqué au milieu diplomatique, puis au milieu ecclésiastique, Monsieur Peyrefitte s'attaque maintenant au milieu homosexuel ou, du moins, tente de le déprimer. Je ne connais pas l'œuvre qui en donne une image plus fautive et de meilleures armes à ses détracteurs.

Il n'y a qu'à lire pour s'en assurer l'article que Monsieur Robert Kemp lui consacre dans les Nouvelles littéraires du 7-5-1959. Après l'impression attristante due au roman de Monsieur Peyrefitte, c'est un excellent moyen de retrouver sa bonne humeur. Jamais le suave Monsieur Kemp n'a mieux fait songer au chat tournant, l'air dégouté, autour d'un plat de sciure. Il multiplie les points de suspension et métaphores pour ne point nommer... l'objet répugnant. Et telles vieilles filles noires et jaunies ne dissertent pas mieux entre elles à la sortie des vêpres, sans oser les nommer, sur les vices de leur petite ville. C'est un régal que je vous recommande : de l'indignation à lèvres pincées. Oui, mais... soudain notre sourire s'éteint, car Monsieur Kemp termine son feuilleton sur une note qui frappe juste. Ayons l'honnêteté de la recopier : « Des martyrs ? Des idôlâtres du beau ? Des poètes ? Allons donc ! Des comiques ».

Merci, Monsieur Peyrefitte !

Il n'est que trop aisé de trouver des arguments contre nous. On a assez tendance à nous confondre avec certains anormaux, scandaleusement affichés, dont les voyantes couleurs nous cachent. Il n'était pas nécessaire, même au profit d'un succès commercial, de détailler si complaisamment ce que certains cas, — rares, mais hélas ! représentatifs, — ont de médiocre, de déplaisant et de... oui, nous devons être les premiers à le dire, de répréhensible.

Changeons de sujet. On m'a déjà fait la grâce de me trouver acerbe. Ce n'est pas un parti-pris de ma part, mais les occasions en sont nombreuses.

Aimerez-vous « La chemise rouge » de Jacques Brosse ?<sup>2)</sup> Certains diront oui, d'autres non. On m'en a parlé avec enthousiasme et l'on m'a dit avec une moue : oui, c'est gentil... J'ai voulu en avoir une idée personnelle et, finalement, je vous conseille de lire ce livre pour en avoir une opinion vous-même. Il a le mérite d'être bien écrit, c'est assez rare de nos jours, dans un style élégant sans être précieux, sans être sec. Il est présenté sous forme de journal, compliqué un peu naïvement de retours en arrière, de dates alternées. C'est un jeu proposé à l'attention du lecteur qui n'ajoute pas grand chose mais ne retire rien à la qualité. L'histoire ? Elle est mince. Le narrateur, l'auteur du journal, donc l'auteur du livre, et sa femme Anne rencontrent dans la rue un bel adolescent en chemise rouge qui devient à leurs yeux symbole de jeunesse, d'une grâce qu'ils envient. Ils décident de conquérir le garçon, d'en faire leur ami, désir un peu équivoque qui laisse soupçonner de la part de l'homme une attirance sexuelle à moitié inconsciente et de la part de sa compagne une étrange complaisance. Mais le garçon, Sylvain, lui, n'a rien d'équivoque, il ne se gêne pas pour afficher ses sentiments envers Jacques, à l'aguicher cyniquement par des grâces de jeune animal et des roueries de coquette. Afin de lui faire plaisir(?) Jacques se décide un jour à l'embrasser sur la bouche. Revirement : Sylvain joue la pudeur outragée. « Je ne suis pas celle que vous pensez... » etc... Et le pauvre Jacques, un peu

nigaud il faut l'avouer, ne sait plus comment revenir sur son geste, l'expliquer. Il s' imagine responsable d'un drame, il « cristallise » dirait le cher Stendhal, et le voici éperdument amoureux du charmant garçon, lequel profite de cette faiblesse pour être de plus en plus grande dame outragée, vertu violée et fleur mourante. Jacques n'a plus que cela dans l'esprit, il épuise sa femme et ses amis en démarches, confidences, analyses. La morale de l'histoire est résumée par le très indulgent Milorad quand il déclare qu'au lieu d'un chaste baiser, il aurait mieux valu pour tout le monde renverser le garçon sur un lit, et par la trop indulgente Anne quand elle dit que le charmant Sylvain mérite surtout une paire de gifles. C'est bien l'opinion du lecteur ! Pauvre Jacques trop scrupuleux, il lui faudra des mois avant de retrouver un équilibre, qui, entre nous, était bien fragile.

La résumer souligne ce que cette petite histoire a d'invraisemblable, invraisemblance qui tient surtout au caractère du narrateur. Mais, je le répète, c'est bien écrit, plein de fines notations. Ni vulgaire, ni morbide, ni malsain, c'est assez rare pour le souligner.

Enfin, j'ai la joie de terminer cette chronique en vous annonçant un très beau livre. J'allais écrire un chef-d'œuvre. J'exagérais. Mais une œuvre ferme, honnête, vivante et passionnante à lire, dont les personnages ne sont ni détraqués, ni stupides. Des homosexuels qui sont des êtres humains, avouez que la littérature ne nous offre pas souvent cette aubaine. L'auteur en est Rodney Garland, le titre est « Le cœur en exil ». Il fut publié en Angleterre en 1953. Jacques de Ricaumont nous en présente aujourd'hui une parfaite traduction française<sup>3)</sup> et l'a augmentée d'une trop brève préface agréable et documentée dont vingt passages seraient à citer. Je me contente de vous en recommander la lecture.

Le héros et narrateur de l'histoire (décidément, c'est une mode !) se nomme le Docteur Page, il est psychiatre (s'en est une autre !) ce qui ne l'empêche pas d'être fort sympathique, jeune, intelligent et simple. Il a auprès de lui un valet de chambre, secrétaire, camarade, ancien interne des hopitaux, nommé Terry, avec lequel il découvrira le véritable amour à la fin du roman. Un critique a parlé à ce sujet d'amour ancillaire... Où la supériorité va-t-elle se nicher ? Mais là n'est pas le sujet du livre. Si le Docteur Page est homosexuel, c'est avec une sagesse qui serait à donner en exemple. Il a connu une période d'aventures faciles durant la guerre et s'est ensuite abstenu d'expériences nombreuses afin de préserver ses chances de découvrir un sentiment solide et vrai. Ceci sans se croire un héros.

Il reçoit un jour la visite d'une jeune fille qui le charge d'enquêter sur les raisons du suicide de son fiancé. Il avait tenté juste avant sa mort d'écrire au Docteur Page. Pourquoi ? Ce Julian Leclerc a été le premier amour de Tony Page. Quelles raisons ont poussé un garçon homosexuel, cependant prêt au mariage, à se supprimer ? Voilà le sujet du livre. Enquête policière ? Il en a l'attrait passionnant, mais surtout enquête psychologique, non seulement sur la nature de Julian Leclerc, mais aussi sur celle de Tony Page qui ne mène pas cette recherche sans dangers pour lui-même, sur celle de vingt personnages variés, pittoresques, attachants, sur une ville et sur une époque admirablement évoquées. Et puis le livre se termine sur une note reconfortante, (il est vrai qu'il débute par un suicide), ce qui n'est pas banal. Il est plein de philosophie, de profondeur, il est agréable et même gai souvent, poétique aussi. Il faut le lire comme un roman policier, puis le relire comme une œuvre de sagesse, et le relire encore pour se reconforter quand on a dû lire du Peyrefitte. Un beau livre, un bon livre, ne me poussez pas trop, j'ajouterais un grand livre.

G.D. Juin 1959

1) Editions Flammarion 1959

2) Editions Plon 1959

3) Editions Robert Laffont 1959